

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la 3^e semaine de Carême
17 mars 2020

**Apprendre à regarder d'abord
ce qui peut plaire à Dieu
avant de rechercher ce qui
nous fera plaisir...**

« Une icône de Rublev »¹

Jean-Claude venait de rentrer de Moscou, après un bref séjour dans le cadre des « échanges culturels ». Pour fêter son retour, notre équipe organisa une réunion de « table ronde ». D'habitude, on discutait à perte de souffle et, pour plus de précision, on faisait marcher le magnétophone. En faisant le point, à la fin de la soirée, chacun pouvait se référer à ses propres paroles et à celles des autres : gare aux louvoiements ! Le mot d'ordre de notre groupe se résumait en deux mots : DIRE LA VÉRITÉ. Il y avait parmi nous des croyants et des incroyants, mais la droiture de la recherche et le respect de « l'autre » nous unissaient tous. Nous étions des « engagés », disposés à tous les risques pour atteindre ce que l'un de nos platonisants appelait « L'ENDROIT » de cet « ENVERS » que nous proposait le monde phénoménal, la fameuse « caverne ».

¹ Maria Winoska, *Du sang sur les mains*, pp. 155-172.

Jean-Claude était l'enfant terrible de notre groupe. Esprit vif et porté à la contestation, il décelait impitoyablement le moindre paralogisme, toute extrapolation, et ramenait « ses ouailles » sur le droit chemin de la pensée « logique ». Ses critiques faisaient mouche mais n'étaient guère constructives. Après avoir démolé son adversaire, il n'arrivait pas à lui opposer un ensemble cohérent et organique des idées au nom desquelles il l'avait pourfendu. Ses discussions débouchaient sur le nihilisme. Ses croyances vagues ne remplaçaient pas la foi.

Dès son arrivée, nous eûmes tous le sentiment qu'il n'était pas « le même ». La réunion avait été organisée en son honneur. D'habitude il ne se faisait pas prier pour prendre la parole et dominer le débat. Nul ne parlait autant de dialogue et nul ne le mettait moins en pratique. Son silence, son hésitation excitèrent notre curiosité. Le magnétophone tournait...

Les coudes sur la table, les dix doigts enfouis dans sa tignasse visiblement malmenée, le regard au loin, il prit enfin la parole. D'un bout à l'autre de son récit personne n'osa l'interrompre. Ce fut un long monologue, d'une densité telle que tout résumé risquerait d'en altérer le sens. Nous le reproduisons donc intégralement, avec quelques rares coupures concernant des redites.

« J'ai eu à Moscou une drôle d'aventure et je me demande si je dois vous en parler. Il faudrait au fond que j'attende que cela se tasse et que je comprenne. Car il y a là-dedans des choses qui ne me semblent pas claires et qui s'emboîtent peu à peu... exactement comme un puzzle ! Enfin, tant pis... »

Il se tut un instant, puis continua sans nous regarder :

« Oui, ce fut une drôle d'aventure et cela commença le plus banalement du monde. Je sortais de l'hôtel X. où je m'étais arrêté pour flâner aux alentours de la Place Rouge, ou plutôt « belle » (krasnaya plochad, cela revient au même), en attendant mon rendez-vous d'affaires à 11 heures. Au coin d'une rue latérale un homme, très pauvrement vêtu, était debout et me regardait.

Je passais une fois, deux fois... Il était toujours là, sans bouger. A un certain moment il me dit vite, en russe : « J'ai une icône à vendre, voulez-vous ? » Je sursautai. Depuis le temps que j'étais en quête d'une véritable icône ! Chez les antiquaires on ne trouve plus que des copies sans « assiste » et sans profondeur. Je dis donc précipitamment : « D'accord ». Quelqu'un passait. Il fit semblant de ne pas me voir et pressa le pas. J'avais l'air de le prendre en filature ! Je suivais à distance, en observant les passants. Actuellement, il n'est plus permis en Russie de vendre les icônes à des étrangers, je veux dire les véritables icônes et non pas ces produits en série qui alimentent en devises des magasins d'Etat ! Je comprenais donc parfaitement le jeu de l'inconnu et j'imitais ses manèges de zigzags. Finalement je le vis disparaître sous la porte cochère d'un immeuble immense et laid. Je croyais l'avoir perdu de vue lorsque je l'aperçus par la claire-voie de l'escalier, en train d'allumer une cigarette sur le palier du troisième étage. Je montai, il accéléra le pas, l'immeuble semblait désert. Au dernier étage, il enfila un corridor étroit et sombre, flanqué de mansardes, s'arrêta net, sortit une clé de la poche, ouvrit une porte et s'effaça courtoisement pour me laisser le passage. Je clignais les yeux pour m'adapter à l'obscurité de la pièce où l'inconnu venait de m'introduire. Sur une sorte de grabat, à gauche, dans un coin, gisait une femme.

- Ma mère, dit l'inconnu.

Puis, il tira un peu les rideaux de l'unique fenêtre et me dévisagea avec méfiance :

- Vous ne direz pas que vous êtes venu ?

Je souriai :

- Comment voulez-vous que je le dise puisque je ne sais même pas le nom de la rue !

- Nitchevo, fit-il d'une voix adoucie. Cela ne fait rien. Voyez-vous, les mouchards, il y en a partout. Et les étrangers ne s'orientent pas. Ils bavardent. Cela peut faire beaucoup de mal...

Il n'avait pas l'accent de Moscou. Sa façon de s'exprimer trahissait une certaine culture. A contre-jour, il paraissait

démesurément maigre, hâve et décharné. Ses yeux myopes me scrutaient attentivement. Un gémissement de la femme malade le fit sursauter :

- C'est un ami, maman ! N'aie pas peur...

Puis, en se tournant vers moi :

- C'est qu'elle n'a pas de passeport.

Je connais assez la Russie soviétique pour savoir ce que cela signifie ! Personne ne peut se déplacer sans passeport, on ne peut changer de domicile sans y être autorisé, chaque accroc au règlement se solde par des amendes ou la prison. Du coup, je m'étonnais de cette confiance inutile.

Maintenant l'inconnu me considérait avec un large sourire :

- Vous avez une bonne tête ! Vous ne nous dénoncerez pas !

(Voilà bien les Russes, songeai-je. Sans crier gare, ils passent d'un extrême à l'autre !)

- Bien sûr que je ne vous dénoncerai pas ! Et l'icône... tovarich, camarade (je bafouillai, ne connaissant pas son nom).

- Andrey Alexandrovitch ! dit-il. Mon père s'appelait Alexandre. ILS l'ont tué... Nitchevo. Je vous apporte l'icône.

Il disparut dans une sorte de débarras contigu, sans lumière puisqu'il laissa la porte entrouverte.

La femme alitée dit à voix basse :

- C'est l'icône de notre famille. Nous l'avons gardée et elle nous garde depuis quatre siècles...

Elle s'arrêta net, comme si elle avait peur d'avoir trop dit. Andrey Alexandrovitch émergea de l'obscurité et nous observa d'un air scrutateur. Avait-il entendu les paroles de la malade ? En tout cas, il ne fit rien transparaître. A bout de bras il portait un tableau encadré : l'icône.

Il prit une chaise, la tourna vers la fenêtre, appuya l'icône sur le dossier, recula un peu, me céda sa place :

- C'est un Rublev, me dit-il avec ferveur.

Je sursautai. Le renseignement me paraissait absolument invraisemblable. Cinquante ans après la révolution d'octobre, un Rublev en propriété privée alors que tous ceux qui étaient censés

posséder pareils trésors avaient depuis longtemps disparu ! Dans cette mansarde minable où chaque objet sue la misère !

L'homme dut remarquer l'expression de mon visage car son front se couvrit d'une brusque rougeur.

- C'est pourtant vrai, dit-il à voix basse. Alors, vous comprenez, c'est dur de nous en séparer, mais il le FAUT. Mieux vaut la vendre qu'on ne nous la prenne.

Le ton de sa voix s'était durci, il se tut brusquement. Quant à moi, je ne faisais plus attention à ce qu'il me disait. J'étais absorbé par la contemplation de l'icône.

Oui, contemplation. J'avais pourtant visité plus d'une fois la galerie Tretyakov. Tout récemment, à Paris, je suis allé trois fois au film de Tarkowski, la troisième rien que pour revoir l'admirable icône de la Trinité de Rublev, fenêtre grande ouverte sur un univers que nous feignons ignorer mais qui existe plus que nous, l'ENDROIT de la réalité. »

Jean-Claude s'arrêta un instant, alluma une cigarette, et poursuivit d'une voix sourde :

« C'était une icône du Spas, le Christ Sauveur, sinon de Rublev, certainement de son école. Était-ce le décor minable qui, par contraste, mettait en relief un authentique chef-d'œuvre ? Je ne m'y attendais certes pas et je n'ai pu réprimer un cri d'admiration. Andrey Alexandrovitch restait là, debout, un peu en retrait, sans mot dire. J'entendais sa mère qui sanglotait doucement. Tout cela formait l'arrière-plan, comme dans un songe. J'étais absorbé par la contemplation de ce visage aux yeux démesurés et vivants, par le regard rivé au mien et qui me scrutait jusqu'au tréfonds avec une lucidité inexorable.

Le temps que cela a duré ? Je n'en sais rien, j'étais hors du temps. Ne riez pas et ne me prenez pas pour un songe-creux si je vous dis qu'entre l'icône et moi il s'était amorcé une sorte de dialogue sans paroles. Soudain je me suis rendu compte que je donnerais n'importe quoi, la moitié de ma vie, pour l'avoir.

La vieille femme sanglotait toujours. J'ai eu honte de mon silence et de ma « distraction ». Me tournant vers Andrey

Alexandrovitch, je lui posai la question rituelle qui me brûlait les lèvres :

- COMBIEN DEMANDEZ-VOUS ?

Il ne répondit pas tout de suite. Tourné vers sa mère il semblait attendre, le regard suppliant... Elle pleurait toujours, doucement, les mains jointes sur la couverture grise de son grabat. Finalement il sembla prendre son courage à deux mains :

- L'IMPORTANT (tchto zo wsiem vajno...), C'EST QUE NOTRE ICONE SE SENTE BIEN CHEZ VOUS !

Je le regardai, ahuri. Etait-ce un illuminé ? Il ne semblait pas me voir. Ses lèvres remuaient doucement et tout son pauvre corps dépenaillé tremblait. La vieille femme tourna vers moi ses yeux baignés de larmes :

- Baryn (Monsieur), ne lui en veuillez pas ! fit-elle d'un ton suppliant. Si vous saviez ce que cette icône représente pour mon fils ! Elle lui a sauvé la vie...

Il sursauta : « Maman ! » J'observai la brève rougeur qui effleura son visage hâve.

- Maman ! Ce sont des secrets de famille...

- Androucha, s'écria-t-elle soudain d'une voix claire, n'aie pas peur, c'est un ami !

De plus en plus désorienté je ne savais que dire et il me tardait de conclure le marché et de partir avec l'icône que je désirais à ce moment-là comme jamais je n'avais rien désiré dans ma vie, pas même les femmes !

Pourtant, moi qui ne suis pas timide, je n'osais pas brusquer les choses. Ces braves gens me faisaient de la peine et je décidai d'attendre patiemment le dénouement. En Russie, il ne faut jamais être pressé. Du coin de l'œil je louchai vers une chaise.

- Puis-je m'asseoir ?

- Oh ! Bien sûr ! s'écria Andrey en s'effaçant pour me livrer passage. Je m'assis à contre-jour, face à l'icône que je ne quittai pas des yeux. Une vague inquiétude s'emparait de mon esprit

comme si ce marché qui semblait fait pouvait encore tourner court. Brusquement, je songeai à cette question étrange : « L'icône se sentira-t-elle bien chez vous ? » Maintenant, je n'étais plus surpris. Le Seigneur me fixait de son regard doux et terrible. Je détournai les yeux.

En attendant, entre mère et fils se poursuivait un dialogue ineffable. Elle le regardait d'un air suppliant. Lui, il semblait livré à des forces obscures qui l'écartelaient visiblement. Un spasme douloureux contractait son visage, ses mains appuyées sur le dos d'une chaise étaient crispées.

- Tu sais, Androucha, pour qu'elle soit bien chez lui, il faut lui raconter son histoire. Après tout, cela ne nous appartient pas !

Je me sentais de plus en plus dépaysé mais aussi, comment le dire ? en pays de connaissance ou de RE-connaissance. C'était comme dans un rêve lorsqu'on découvre du déjà vu. Je décidai de ne plus me défendre, de ne pas aller à contre-courant, de laisser faire. Aussitôt je sentis un immense soulagement.

C'était peut-être une illusion, mais j'ai cru nettement que mon acquiescement intérieur supprimait un barrage qui bloquait notre rencontre. La figure tourmentée d'Androucha s'éclaira :

- D'accord, Maman, mais comment faire pour qu'il comprenne ?

D'un air solennel, elle désigna l'icône :

- C'est le Seigneur qui lui fera comprendre.

J'étais maintenant parfaitement détendu, nullement pressé, attentif mais pas curieux, les yeux dans les yeux de l'icône. Passif, oui, mais d'une passivité qui n'a absolument rien à voir avec ce que nous désignons sous ce terme. Pour tout dire, je me sentais dans une autre dimension, comme si j'étais mort, comme si je voyais, enfin, non plus l'envers, mais l'ENDROIT des choses.

Androucha se mit à parler de sa voix un peu chantante (j'ai su depuis qu'il était né à Leningrad), pesant chaque mot, ponctuant son récit de brefs intervalles. Sa mère, les mains jointes, ne le quittait pas des yeux :

- Un arrière-arrière-grand-oncle, qui fut moine, travaillait avec Roublev. Il était peintre d'icônes, mais pas un génie. Dans notre famille, très ramifiée avant la révolution d'octobre, on conservait beaucoup de ses œuvres. Roublev l'aimait bien car il était transparent, je veux dire qu'il n'y avait en lui rien d'opaque. C'est du moins ce que l'on se transmettait chez nous, de père en fils. Un jour cet oncle, qui portait en religion le nom de Serge, confondit par mégarde les couleurs. Roublev se fâcha et, du coup, ne put continuer son travail. Car, pour peindre une icône, il faut avoir l'âme claire et lisse ! Il se mit donc à genoux devant l'oncle Serge et lui dit : « Pardonne, Frère ! Tant que tu ne m'auras pas pardonné du fond du cœur, je ne reprendrai pas le pinceau ! »

Serge fondit en larmes et se mit lui aussi à genoux. C'est ainsi qu'ils s'embrassèrent et Roublev reprit son pinceau. Il peignit alors l'icône que vous voyez et qu'il donna, en esprit de pénitence et de réparation, à l'oncle Serge. Peu après le monastère fut investi par les Tartares. L'oncle Serge a dû fuir et il emporta comme un trésor son icône. Il erra longtemps avant d'atteindre la maison de campagne où habitait son frère. Quelques semaines après, il est mort d'épuisement. Avant de mourir, il dit à son frère : « Je te laisse mon icône, garde-la et elle te gardera. N'oublie pas de demander la permission de notre Père archimandrite car, étant moine, je n'ai rien et ne puis rien donner ! » Or, de retour dans la laurie dévastée, l'archimandrite donna son accord. C'est ainsi que, depuis, l'icône est restée dans notre famille...

Andrey Alexandrovitch s'arrêta un instant, comme s'il avait de la peine à poursuivre.

- Faut-il vraiment que je dise TOUT ? fit-il d'une voix étouffée.

- Oh ! oui, Androucha, car c'est à la gloire du Sauveur et non pas à la tienne !

La vieille femme sanglotait doucement, les mains jointes :

- Ne vous fâchez pas, Baryn, mais ces temps-ci il n'est pas bon de parler des miracles ! On vous prend pour un fou et on vous envoie dans une maison de fous !

Andrey reprit son récit, les yeux rivés sur l'icône :

- Plusieurs générations ont vécu sous son regard et l'on disait dans la famille que ceux qui n'avaient pas la conscience nette n'osaient s'approcher du « bel angle »². A la guerre de 1914, il y avait trois fils dans la maison. Tous partirent, un seul revint. Invalide de guerre à 20 ans ! Il s'était enrôlé comme volontaire, à 17 ans. C'était mon père...

Il revint tout retourné. Sans foi ni loi, avec une jambe de bois et des idées révolutionnaires. Il ne resta pas à la maison. Son père en est mort de chagrin.

La révolution devint sa religion, l'Humanité son Dieu. Il s'installa à Moscou et monta vite en grades, au sein du Parti. Chef de district, il livra aux croyants une guerre acharnée, sans répit. Ceux qui l'ont connu disent qu'il haïssait Dieu et le rendait responsable de tous les malheurs sur cette terre. Bien sûr, Dieu pour lui n'était qu'une superstructure, mais peut-on haïr à ce point quelqu'un qui n'existe pas ? Le fait est qu'il traquait avec rage les moines et les prêtres pour les envoyer à la mort. Il croyait qu'une fois toute religion disparue ce serait le paradis sur terre. Il composait des chants blasphématoires qu'il publiait dans le Bezboinyk. Après la mort de grand-père, la maison familiale, saccagée par les pillards, tomba en ruines.

Les années passaient et mon père était toujours célibataire. Il disait : « Je n'ai pas besoin de femme, j'ai épousé la révolution ! » Un jour cependant il rencontra une jeune fille : ma mère. Ce fut le coup de foudre. Ils se marièrent très vite, civilement, bien entendu. Elle devint enceinte. C'est alors que mon père se souvint de sa datcha abandonnée mais non pas réquisitionnée, puisqu'il jouissait des droits de membre du Parti.

Un jour d'été, profitant d'un congé, il prit le train avec sa femme « pour aller voir ». La maison était dans un état lamentable et tombait en ruine. Tout autour, dans l'ancien jardin, il n'y avait

² Krasnyi ougol : dans chaque maison russe il y avait un « coin » avec l'icône familiale, éclairée jour et nuit par des cierges ou lampes à huile.

plus que chardons et orties. Les arbres fruitiers étaient morts, le sentier avait disparu.

Cependant les murs solides tenaient bon, même le toit n'était pas crevassé. De ce temps-là, on savait construire ! Mon père retroussa ses manches (c'est un dicton russe) et se mit à déblayer la maison, pour la rendre tant soit peu habitable. Il n'y était pas retourné depuis 1918. Grand-père y était mort et reposait au cimetière du village. De sa tombe mon père n'avait cure.

Dans la maison il n'y avait rien : ni meubles, ni ustensiles de ménage. L'icône aussi avait disparu. Pour mon père, c'était le moindre des soucis. S'en souvenait-il seulement ? Enfant, il avait fréquenté le lycée, à Moscou, tout droit de là-bas il était parti au front.

Donc, tous les deux avec ma mère ils étaient en train de créer « un nid d'amoureux ». Une fois les gravats déblayés, les pièces du rez-de-chaussée devinrent habitables. Dans l'une d'elles, l'ancienne « chambre à feu », un beau jour mes parents vinrent s'installer.

Dès la première nuit, ma mère (qui était enceinte de moi) appela son mari qui dormait profondément :

- Regarde ! Qu'est-ce que c'est ?

Dans un coin, à l'angle droit, il y avait une tache de lumière carrée ; cela faisait l'effet, me dit plus tard ma mère, d'une fenêtre au ras du sol.

Mon père, intrigué, se leva et tâta le mur. Il croyait qu'à cet endroit-là on avait mal replâtré la paroi et que c'était un trou. Or, cette nuit-là, il n'y avait pas de lune. Après avoir vérifié l'épaisseur du mur, il a dû bien se rendre à l'évidence que la lumière ne venait pas de l'extérieur mais du fond du mur. Rompu de fatigue, il se recoucha et dit à sa femme : « Nous verrons cela demain ! »

A la lumière du jour on ne voyait plus rien, de sorte que mon père crut que c'était un rêve. Cependant la nuit suivante, le phénomène s'est reproduit. Cette fois-ci ce fut lui qui réveilla sa femme. Il nous dit plus tard que cette affaire « ne le laissait pas

dormir ». Il songea un instant que c'était la réverbération d'un miroir, mais de miroir il n'y en avait pas. Alors, fou de rage, il mit devant ce carré lumineux une planche. Or, à travers cette planche, la lumière passait... Il finit par se couvrir la tête de la courtepointe, pour ne pas voir. Cette nuit-là, c'est sa femme qui n'a pu dormir.

Je ne me rappelle plus combien de nuits de suite cela se répéta. Mon père disait : « Pas possible ! Il faut bien qu'il y ait une explication scientifique... » Pourtant il hésitait à ébruiter l'affaire. Il craignait que ses camarades n'en fassent des gorges chaudes.

Avec tout cela, mes parents ne dormaient plus, tout en faisant semblant de dormir.

Une nuit, mon père dit : « Tant pis pour le plâtre ! Je verrai ce qu'il y a dedans. » Il prit un pic et un marteau et se mit à cogner. Tout de suite on se rendit compte qu'il y avait un creux dedans. Au bout d'un instant le fragment du mur disparut au fond du trou. Il dégagea l'ouverture, enfonça un bras et poussa un cri :

- C'est une cachette ! Je touche, toute droite, une caisse en bois !

Telle était son émotion qu'il retira le bras et s'assit un instant sur ses talons. Ma mère battit des mains de joie :

- C'est ton père qui, avant de mourir, a caché un trésor ! Va vite ! Je meurs de curiosité !

- Si c'est un trésor, fit mon père, il ne nous appartient pas, mais au peuple. Je m'en vais quérir le commissaire !

Ma mère joignit les mains d'un air suppliant :

- Aliocha, voyons cela, d'abord, à nous deux ! Et puis, qu'est-ce que tu diras au commissaire de ce carré de lumière, la nuit ? C'est cela pourtant qui a alerté ton attention. On se moquera de toi !

Cet argument prévalut. Mon père élargit le trou, y plongea à mi-corps et retira une sorte de caisse plate, en bois presque entièrement moisi et qui tombait en miettes. La corde qui l'entourait était pourrie, il n'eut donc pas de peine à soulever le couvercle.

Dans la caisse ouverte resplendissait l'icône.

Mon père ne put réprimer un cri. Puis, il se cacha les yeux avec la paume d'une main et fit quelques pas à reculons :

- Il me regarde ! Comme il me regarde !

Ma mère qui ne savait rien de notre icône, était partagée, comme elle nous l'a dit depuis, entre deux sentiments : elle était à la fois émerveillée et déçue car elle s'attendait vraiment à un trésor.

Grand fut son étonnement lorsque, soudain, elle entendit un bruit sec : les yeux fixés sur l'icône, mon père était tombé à genoux (ce qui n'est pas une coutume orientale), se frappait la poitrine et criait d'une voix déchirante :

- Gaspady pomylouy ! « Seigneur, aie pitié de moi ! »

Comme elle aimait son mari, ma mère ne lui fit pas de remontrances, mais son étonnement allait croissant. A son tour elle ne quittait plus des yeux l'icône, resplendissante. Car, contrairement à ce qui aurait dû se passer, les couleurs n'étaient nullement abîmées, on aurait même dit que quelqu'un avait enlevé les taches de fumée qui l'avaient obscurcie au cours des siècles. Cependant elle ne comprenait pas ce qui arrivait à son mari.

Mon père nous a dit plus tard que cela a duré longtemps, mais combien de temps ? Il ne le savait pas.

- Je me suis relevé homme nouveau, disait-il. Le Seigneur m'avait retourné et tout ce qu'il y avait dedans moi, s'en allait en poussière. Dans ce vide, Lui-même s'engouffrait...

Le jour même, l'icône reprit sa place d'honneur dans le bel angle de la maison. Trois jours après, mon père rendit la carte du Parti et proclama bien haut sa foi.

Aujourd'hui, on l'enverrait dans un hôpital psychiatrique. Alors, sous la terreur, il fut condamné aux travaux forcés. Je suis né après son départ. C'est ma mère qui m'a tout raconté.

Elle aurait pu en vouloir à l'icône car tout cela est arrivé par sa faute, mais non ! Elle aussi fut retournée, bien que pas aussi soudainement que mon père. Lui parti, c'est le Seigneur qui nous gardait. Depuis qu'on l'avait sortie de la cachette, elle était comme

avant et ne dégageait plus de lumière. La lumière intérieure suffisait.

De Solowki, mon père a écrit à plusieurs reprises, quelques lignes passées par la censure, juste pour dire qu'il était bien portant et qu'il pensait à nous. Une fois seulement un bagnard libéré nous apporta une lettre qu'il avait soigneusement cachée dans l'ourlet de son touloupe. J'ai cette lettre. Voulez-vous que je vous la lise ?

Je fis « oui » de la tête. J'avais la gorge trop serrée pour proférer un mot.

Andrey prit un livre sur l'étagère et sortit, bien caché sous la feuille de garde, un papier jauni plié en quatre. Me croirez-vous ? Chaque parole de ce message s'est tellement enfoncée dans ma mémoire que je crois le répéter fidèlement, sinon mot à mot.

Après les salutations d'usage en Russie, le père d'Androucha écrivait :

« Cela vous étonnera peut-être, mais je suis HEUREUX. Depuis que le Seigneur m'a saisi, je n'ai jamais cessé d'être heureux. Même en prison, même ici. Car mon Seigneur est toujours avec moi. Son absence est l'enfer. Sa présence est le paradis. Je vis donc en paradis. Et la souffrance, stradanye ? Il m'enseigne le prix de la croix. Il faut un abîme de souffrance pour sortir la Russie de l'abîme. Anyouchka, fais-le bien comprendre à notre fils que j'aime de loin et bénis. »

Pieux clichés diront certains ? Plutôt paroles signées de sang. Je ne me rappelle plus s'il y a eu d'autres lettres après celle-là, clandestine, qu'Androucha venait de me lire. Le fait est qu'un beau jour ils reçurent l'avis qu'Alexandre Nikeforovitch était mort.

Anna Nikolayevna (j'ai oublié de dire que dès le début de notre entretien elle m'avait confié, comme d'usage, son patronyme) tourna vers moi un regard suppliant :

- Vous comprenez, maintenant...

Je lui coupai la parole. « Et après ? » demandai-je comme un enfant tout tendu vers la fin d'un conte de fées. Je me sentais

plongé dans un monde à tel point irréel, non, ce n'est pas le mot juste, je dirais plutôt, aujourd'hui, à tel point réel que tout le reste me semblait comme ces ombres dans la caverne de Platon, rien que des ombres. Jamais je n'avais été saisi à ce point.

- Après, fit Andrey, nous avons quitté la maison. Vint la guerre, ma mère fut embauchée dans un kolkhoze. Elle a dû travailler comme un homme, elle y a perdu la santé ! Les hommes étaient au front et Staline avait donné l'ordre de respecter les croyances religieuses, pour leur donner du courage. Ma mère parlait donc librement du Christ Seigneur et de sa très sainte Mère. Le soir, elle lisait l'évangile aux femmes qui venaient la voir et après, elles priaient ensemble devant notre icône. Il y avait aussi les enfants qui venaient, qui écoutaient et que ma mère baptisait. Car il n'y avait pas de prêtres dans les environs. Ainsi je grandis et j'étais heureux. Tout en moi chantait ! N'avez-vous pas remarqué que lorsqu'on est en paix avec Dieu l'âme chante ?

Après la guerre, Staline changea de tactique. Les persécutions des croyants recommencèrent. Les droujiniki surprirent à deux reprises les femmes qui venaient prier chez nous. Il y a eu des mouchards. Un jour, on vint fouiller la maison. On emporta la bible et les livres de prière. On aurait pris l'icône si ma mère ne l'avait cachée à temps ! Le jour où elle fut arrêtée, elle me dit : « Androucha, garde la foi et Dieu te gardera. » Je n'avais que onze ans. Le soir même, notre voisine, Irina Petrovna, me prit chez elle et me dit : « Votre icône est chez moi, bien cachée (son mari était athée). Lorsque tu seras grand, je te la rendrai. » Ce qu'elle fit, honnêtement.

Si je me confessais, je devrais dire que plus d'une fois j'ai trahi le Seigneur crucifié, en péchant gravement. Puisse-t-il me faire miséricorde comme au bon larron ! J'étais élevé avec d'autres enfants qui juraient, mentaient et volaient. Lorsque ma mère revint ayant purgé sa peine, elle se mit à pleurer en me voyant. C'est alors que nous reprîmes l'icône. Ma mère trouva du travail, sous une étroite surveillance. Pour me séparer d'elle, on m'envoya à Moscou où elle était interdite de séjour. J'ai pu finir

l'Institut et j'allais la voir aussi souvent que c'était possible. Maintenant j'ai du travail. Un jour, elle est venue me voir clandestinement et voici qu'elle est tombée malade ! Impossible d'appeler un médecin. Elle avait de la fièvre, elle délirait. Je devais pourtant la laisser seule pendant toute la journée, lorsque j'étais à mon travail. Heureusement je la laissais sous la protection de l'icône...

- Et maintenant, vous voulez la vendre ? - Je ne pus m'empêcher de jeter ce cri et, aussitôt, je le regrettai amèrement.

- Tu vois, Androucha, fit la mère avec un ton de reproche.

Il baissa la tête, se tut un instant, puis, me regardant droit dans les yeux :

- Que feriez-vous, Baryn, à ma place ? On m'a promis de régulariser la situation de ma mère pour mille roubles. D'où les prendre ? Nous n'avons que cette icône. Or, d'un moment à l'autre la police peut venir et emmener ma mère et confisquer tout ce que nous avons, en commençant par l'icône ! Mieux vaut donc la vendre alors, si toutefois vous acceptez le prix... Dieu comprendra ! Je ne puis abandonner ma mère.

Fiévreusement je me suis mis à fouiller dans mes poches. J'avais plus de trois mille roubles. Je venais de changer de l'argent en prévision des antiquaires. Je mis les billets en vrac, sur la table, je vidai mes poches. Ma décision était prise, mais ce fut le plus dur combat de ma vie !

- Vot y dienghi, dis-je, voici l'argent ! La mère et le fils me regardaient sans bien comprendre.

- Il y a là bien plus de mille roubles ! m'écriai-je alors, en me levant. Je tournai exprès le dos à l'icône. La tentation était trop forte, il fallait aller vite. Je me précipitai vers la porte comme un voleur...

- Vous oubliez l'icône ! cria Androucha. Elle est à vous !

Je me retournai, blême de colère :

- Pour une fois que je me décide à faire quelque chose de bien, ce mierzavietz (cette canaille) m'en empêche ! L'icône est à vous, pas à moi !

Je dégringolai l'escalier quatre à quatre. Une fois dans la rue, je me frottai les yeux. Était-ce un rêve ? Était-ce vrai ? J'ai compris alors ce que c'était « le regard intérieur ». Car, avec les yeux de l'âme je voyais mon icône. Jamais depuis je n'ai cessé de la voir ! Et maintenant, vous pouvez me traiter de fou... »

Il y eut un moment de silence que personne n'osait interrompre. Soudain notre ami orthodoxe se leva, fit le tour de la table, s'arrêta un instant comme s'il voulait parler, puis, d'un air gauche, ouvrit les bras :

- Dieu t'a fait comprendre ce qu'est une icône ! Tu ne l'as plus devant toi mais en toi ! L'image indestructible, le Christ Seigneur, image du Père, le Verbe fait chair...

Jean-Claude hésita un instant :

- Tout cela n'est pas facile à comprendre ! marmonna-t-il entre les dents.

- Mais il n'y a là rien à comprendre, frère ! Il suffit d'aimer...

Nous les regardions s'embrasser, muets d'émotion. A vrai dire, personne n'osait interrompre le silence sonore qui nous enveloppait comme une nappe.

Michel regarda la montre :

- Il est temps que je parte.

- Moi aussi, fit André.

- Et moi...

- Et moi...

Une fois dans la rue, Jean-Claude me saisit par la manche :

- Tu vois ? fit-il mi-penaud, mi-ravi : en de pareils cas, il n'y a plus rien à dire.

Peu après la vie nous dispersa, mais c'est à votre intention, Jean-Claude, Michel, André, Igor Michailovicz, Philippe et Irène que j'évoque cette rencontre d'il y a dix ans, soigneusement consignée le soir même. Où que vous soyez, voici notre signe de ralliement : l'icône du Verbe incarné, « image du Dieu invisible » (Col 1, 15).